

ΘΕΡΜΗ

ΚΑΙ

ΦΩΣ

LICHT

UND

ΑΦΙΕΡΩΜΑΤΙΚΟΣ ΤΟΜΟΣ  
ΣΤΗ ΜΝΗΜΗ ΤΟΥ Α.-Φ. ΧΡΙΣΤΙΔΗ  
IN MEMORY  
OF A.-F. CHRISTIDIS

WÄRME



CLAUDE BRIXHE

**Un phénomène aréal :  
La substitution de <E> à <O>  
en finale en Thrace, à Thasos  
et en Thessalie**

1. En 1988, Madame Tsatsopoulou met au jour à Zôné, sur le continent en face de Samothrace, ce qui est actuellement le monument le plus important de la cité : le temple d'Apollon. Autour du bâtiment et surtout à l'intérieur, elle découvre près de 300 graffites sur vases, des VI<sup>e</sup> et Ve siècles. Il s'agit essentiellement de dédicaces, dont près de 220 sont écrites en une langue non grecque, avec l'alphabet parien privé de <H> et de <Ω>, mais augmenté de deux lettres additionnelles (dont une pour [y]). Cette langue, sans doute une variété de thrace, est la même qu'à Samothrace : environ 75 graffites fournis par le sanctuaire des Grands Dieux, que leur mutilation empêchait jusqu'ici d'exploiter, et trois graffites provenant d'un temple dédié à une divinité féminine, qui selon l'un d'entre eux devrait être la thrace Bendis.

J'ai proposé récemment une tentative de déchiffrement<sup>1</sup> (cf. Brixhe 2006), où l'on trouvera toutes les références bibliographiques.

Je m'intéresserai ici à un trait remarquable de cette langue, la substitution de <E> à <O> en finale, qui est, en fait, un phénomène aréal, puisqu'on le retrouve tout près de là, à Thasos, peut-être à Thessalonique, et à coup sûr en Thessalie.

## 2. Zôné-Samothrace

La géographie et la multiplicité des divisions tribales laissent attendre en Thrace plus d'un dialecte et la langue de Zôné-Samothrace n'est sans doute que le thrace de la région. Pour l'aborder, ici comme dans 2006, je n'utiliserai que les documents tombés dans le domaine public sous la forme d'une photo ou d'un dessin, afin de ne pas déflorer le corpus dont on m'a confié la publication et qui figurera dans un ouvrage collectif rédigé sous la direction de Madame Tsatsopoulou.

2.1 La dédicace 290 présente la suite ΑΠΟΛΟΔΟΡΕ, qui correspond indubitablement au nominatif d'un anthroponyme emprunté au grec, Ἀπολλόδωρος (Brixhe op. cit., § 4.4).

Le thrace est une langue indo-européenne. Avant son émergence et celle du grec et du phrygien, il appartenait au même sous-ensemble indo-européen tardif que ces deux langues (ibid.). Il avait donc hérité d'une flexion thématique en *e/o* avec nominatif *-os*. La forme prise par Ἀπολλόδωρος lors de son emprunt par le thrace ne peut guère procéder que d'accidents phonétiques affectant ce parler :

- Élimination du *-s* final (l'ensemble du dossier montre que toutes les consonnes connaissent ce sort) ;
- Substitution de <E> à <O> dans la notation de la voyelle ultime, vraisemblablement atone.

Ces deux traits sont confirmés, par exemple, par Πιλαιε (no 5) et par sa forme syncopée Πλαιε (no 15), très probablement un autre emprunt au grec, en l'occurrence Φιλαῖος : comme en phrygien, le *\*bh* indo-européen avait, en thrace, abouti à /b/ et, comme en pays phrygien, le /ph/ du grec γ était banalement assimilé à l'occlusive simple non voisée.

Que représente phonétiquement la graphie <E> pour <O> attendu et quelle est sa place dans l'évolution de la langue ? Telle est la question que je voudrais soulever ici. Je tenterai d'y répondre après avoir montré que le phénomène n'est, régionalement, pas isolé.

## 3. Thasos<sup>2</sup>

Le premier exemple thasien surgit avec Cyriaque d'Ancone, dans un décret des alentours de 410 (?). Le document a été revu au XIX<sup>e</sup> siècle par Miller (ré-

1. Lequel ne tient pas compte de quelques inscriptions sur pierres, plus récentes.

2. Je dois l'essentiel du dossier thasien à l'amitié d'Y. Grandjean : je l'en remercie bien vivement.

férence chez tous les éditeurs cités), dont la copie est sans utilité pour la séquence concernée ici. Il semble être à présent introuvable. À la ligne 9 de la copie de Cyriaque, on lit ΔΙΕΣΚΟΡΙΑΔΕΩ, qu'E. Jacobs (1897, 124–128) corrige en Δι(ο)σκοριάδεω, corrigé à son tour par Bechtel (*SGDI* 5462) en Δι(ο)σκορί<α>δεω, ce qui est, à peu de chose près, la leçon d'*IG XII* 8, 263, 1. 12 : Δι(ο)σκορί<α>δεω. L'élimination de l'*alpha* s'impose-t-elle? Un Διοσκουρίας à Cos, par exemple (Fraser & Matthews 1987), rend plausible un Διοσκουριάδης. Quant à la substitution de <O> au <E> de la copie de Cyriaque, elle procède naturellement de la conception que les philologues ont trop souvent de la langue : pour eux, celle-ci est homogène, dépourvue de toute variation.

Les exemples suivants sont plus tardifs (IIe–IIIe siècles p.C.) ; on a généralement voulu leur faire subir le même sort, en invoquant une confusion du lapicide sur les lettres rondes à partir du modèle manuscrit.<sup>3</sup>

Cette attitude prévalut jusqu'à ce que Grandjean et al. 1973 s'aperçussent (exemples 1–4) que le phénomène intervenait même en cas de lettres carrées et n'affectait pas n'importe quelle partie du mot. Le dossier a été élargi peu après par Sève (1979 ; exemples 5–6). Tous les documents concernés sont des épitaphes.

1. Διεσκορᾶς Διοσκοῦδος : Διοσκοῦς, dont nous avons ici le génitif, est un nom thrace,<sup>4</sup> cf. le composé Διασκουπορις (Detschew 1976, 130–131) ; mais, sur cette terre biculturelle et bilingue, il ne pouvait manquer d'être senti par un hellénophone comme hypocoristique d'un nom issu de celui des Dioscures, d'où à l'initiale l'éventuelle substitution de Διοσ-, voire Διεσ-, à Διασ- (exemple 4).

2. Μυστική Δουληδες : le patronyme renvoie à un nominatif Δουλης, variante de Δολης. Il s'agit d'un autre nom thrace, largement répandu dans la région (Thrace et Macédoine ; Detschew op. cit., 146–147 et 152–153). Le biculturalisme de la zone, joint à l'articulation fermée des voyelles moyennes, invitait l'hellénophone à le rapprocher de δούλος, d'où la variation Δου-/Δο-.

3. Μαντα Δολᾶδες :<sup>5</sup> les deux noms sont thraces ; pour le premier voir Detschew op. cit., 286–287 ; le second, Δολᾶς, est fourni par le même radical que Δολης/Δουλης.

4. Διεσ[κ]οῦδος.

5. Ἐπάγαθες Ἡρακλείδου.

6. [- - -]ανδρες [- - -]φόρου : [- - -]ανδρες est, de toute évidence, la seconde partie d'un composé en -ανδρος au nominatif.

L'origine de l'exemple (6) n'est pas donnée par son éditeur (M. Sève). Les formes (1) à (4) proviennent du sud-ouest de l'île : présence là d'une population qui se sentait « autre » et voulait marquer son identité? La provenance septentrionale de (5) n'exclut pas impérativement la limitation du trait au sud-ouest (cf. Grandjean op. cit., *contra* Sève) : la pierre, le rédacteur ou la famille concernée a pu voyager.

On notera qu'en (2), (3), (5) et (6) le trait affecte une finale atone, indépendamment du rôle morphologique (nominatif ou génitif) de la voyelle. (1) et (4) ne contredisent pas nécessairement cette constatation : la variation Διοσ-/Διεσ- suppose apparemment que les noms en cause étaient sentis par l'usager comme des juxtaposés dont le premier membre était le génitif de Ζεύς et déterminait le second : <O> y était donc implicitement en position finale.

#### 4. Thessalonique

On verra plus loin que, si le trait était présent également en Macédoine, son absence graphique n'aurait pas lieu d'étonner.

3. On trouvera les références utiles, y compris celles des formes citées ci-après, chez Grandjean et al. 1973 et Sève 1979.

4. Je l'accentue uniquement pour bien marquer son intégration à un certain type morphologique grec.

5. Voir note précédente.

On peut cependant peut-être signaler à Thessalonique un Πλατορες (*IG* X 2, 1, 296) pour Πλατορος, génitif d'un nom illyrien bien connu (Πλατωρ), dont on a évidemment voulu corriger la finale. Il est fourni par une épitaphe apparemment d'époque impériale : Μωμῷ Τορκου καὶ Πολύκαρπον Πλατορες τὸν ἄνδραν | ἐαυτῆς, μνήμης χάριν.<sup>6</sup> On notera le caractère mêlé de l'onomastique. Certes Πλατορες est illyrien et l'époux venait probablement de l'Adriatique ; mais le nom de la femme (Μωμῷ)<sup>7</sup> et son patronyme sont thraces :<sup>8</sup> l'homme aurait-il pris « l'accent » de sa famille d'accueil ?

### 5. La Thessalie

Trois cités d'Hestiaiotide illustrent apparemment le même phénomène, chacune avec un texte.

1. Une convention de 21 lignes, trouvée à Matropolis (Helly 1970 ; fin du IIIe siècle a.C.), qui fournit l'essentiel du matériel.

2. Un traité de sympolitie découvert à Philia et cité par le même Helly (op. cit., 165), même époque.

3. Un bref texte de Pélinna (IIe siècle a. C. ; Michaud 1973, 341).

On trouvera un classement des formes concernées et une tentative d'interprétation chez Helly (op. cit., 164–167), Blümel (1982, 47–48), et García Ramón (1987a, 185–190, et surtout 1987b, 128–130). Quelques exemples suffiront ici à présenter les grandes lignes de la situation :

– Seule la finale est touchée, cf. en (1) τὲν πάντα χρόνεν, Κλιάνδρες pour Κλέανδρος ou Μένουνες pour Μένωνος. Encore ne l'est-elle pas toujours : ainsi l'on a, dans ce même texte, ἀπόλαος ou [- -]αρχος. Absence totale d'échange <E> ~ <O> hors de la finale.

– La diphtongue écrite <OI> conformément à la norme peut être également affectée : cf. en (1) τεῖς ou αὐτεῖς pour τοῖς/αὐτοῖς, mais aussi en (2) dans des datifs tels que τεῖ ou χρόνει, qui supposent une finale locative en /oi/ ; même irrégularité graphique que pour <O>, cf. toujours en (1) ξενδόκοι.

– En (1), deux adjectifs patronymiques, qui eussent dû être en -αιος, présentent une finale -αις : Ἐπικρατίδαις et [Παρμονί?]δαις : expulsion pure et simple de l'avatar de <O> ? voir infra § 6.7.

5.1 Le phénomène refait-il surface à l'époque impériale, mais à Larissa (Pélasgiotide) cette fois ? L'épitaphe *IG* IX 2, 791, se présente, en effet, ainsi : Κόιντες Θράσωνες ἥρωες. Ce serait la seule attestation du trait dans cette province et, à cette époque, sa seule attestation thessalienne. Ce double isolement rend a priori le témoignage suspect et García Ramón (1987 b, 129), le récuse pour l'attribuer à l'« inatención del lapicida al reproducir las mayúsculas cursivas del texto que se le entregaba » : une nouvelle confusion portant sur des lettres lunaires (cf. encore 1987a, 189, n. 17) ? On remarquera cependant *a.* que les lettres concernées sont données comme carrées par *IG* (un point à vérifier sur la pierre, si elle est encore accessible), et *b.* que l'erreur invoquée porterait sur les finales, mais non sur la voyelle initiale du nom du défunt : un pur hasard ? On se gardera donc d'éliminer impérativement le document du dossier.

5.2 En revanche, il me semble qu'il faut, provisoirement au moins, écarter deux formes, en raison des problèmes spécifiques qu'elles posent (bonne problématique chez García Ramón 1987a, 185–190) :

– Διεννυσία, Larissa, dans une liste d'affranchissements des environs de 136–135 a.C., (*SEG* XXXI 577, 1. 13–14) ;

6. La structure du document fait naturellement problème et Edson (*IG*) souligne un « sermonem balbutientem ». Faire de Πολύκαρπον le nominatif d'un nom de femme (exemples chez Masson 1990, 2e vol., 629 : « neutres (noms de femmes) en -ον »), coordonné à Μωμῷ, soulèverait un autre problème, puisque le mari (de Πολύκαρπον ?) serait anonyme. Homolle (voir l'apparat d'*IG*) tente (vainement) de rendre le texte cohérent : Μαμῷ (sic) Τορκου Καὶ(κίλιον) Πολύκαρπον Πλατορ[ο]ς...

7. Pour l'accent, cf. supra note 4.

8. Cf. Detschew op. cit., 325 et 513, qui dans ces deux passages cite de façon amusante le document sous deux formes différentes, celle qu'a retenue *IG* (325) et celle d'Homolle, voir note précédente (513).

– Διενύσω(ι) à Amorgos, dédicace sur autel, 1ère moitié du Ve siècle a.C., (IG XII 7, 78).

Je suis tout aussi embarrassé par *I.v. Priene* 313, 67 (cité par García Ramón 1987a, 186) : ὁ τόπος Ἄνδρωνος τοῦ Διεικουρίδου, un des innombrables graffites gravés sur les murs du gymnase. L'éditeur (Hiller von Gaertringen) nous dit que cette série de documents est le plus souvent assignable au Ier siècle a.C. En tout cas, il me paraît inutile de chercher à retrouver là le fils d'un Thasien que les hasards de l'histoire auraient amené à Priène et qui, par la forme de son nom aurait voulu afficher ses origines : Διεικουρίδης est un nom fréquent à Priène ; on en trouve d'ailleurs une demi-douzaine d'exemples sur les murs du gymnase. Alors, erreur de lecture de l'épigraphiste ? Les documents de ce type n'émanent pas de professionnels de la gravure. L'éditeur évoque la fréquente utilisation de la cursive et il est facile de confondre un *omicron* non totalement fermé avec un *epsilon*.

### 6. Extension, modalités et causes

Même si les sites d'attestation sont loin d'être contigus, on notera que cette substitution de <E> à <O> apparaît sur un arc de cercle autour du nord de l'Égée, de la Thessalie à la Thrace, dans une zone qui a linguistiquement d'autres points communs (cf. infra §§ 6.2 et 6.4) : nous sommes vraisemblablement en présence d'un phénomène aéal.

6.1 Jusqu'à présent, on ne s'était penché que sur les faits thessaliens. On y avait vu une mutation conditionnée par la position finale du phonème affecté et par la présence précédente d'une voyelle ou d'une consonne antérieure (Helly op. cit., 164–167 ; Blümel op. cit., 47–48 ; García Ramón 1987b, 128). Notant que les diphtongues touchées étaient atones ou toniques, ce dernier relevait (ibid.) que les voyelles simples concernées étaient toujours atones et évoquait implicitement l'influence d'un accent à dominante intensive.

La recherche d'un éventuel conditionnement segmental était évidemment liée à l'irrégularité de la substitution graphique : dans l'inscription de Matropolis (§ 5), ἀπόλαος faisait dire à Blümel (op. cit., 48) : « In der Umgebung [+hint.] bleibt [o] erhalten ».

La description des faits était faussée par la minceur du corpus disponible et la non-perception, par les exégètes, des conditions de l'énonciation : à la lumière de l'augmentation du dossier, on doit pouvoir dire simplement que la mutation intervient quand un /o/ atone est en position finale. Dans le thrace de Zôné-Samothrace (§ 2), le changement appartient à la norme et l'on n'attend a priori aucune irrégularité graphique. En Hestiaiotide (§ 5), il s'agit vraisemblablement d'un trait dialectal, qui, avec d'autres, émerge à des fins identitaires contre la norme <O> de la koiné (cf. infra § 7) : dans ces conditions, les variations graphiques n'ont rien de surprenant.

6.2 L'étalement des faits du VIe siècle a.C. (Zôné-Samothrace) aux IIe–IIIe siècles p.C. (Thasos) inspire deux remarques :

– L'apparition de <E> pour <O> aux IIIe–IIe siècles a.C. en Hestiaiotide et aux IIe–IIIe siècles p.C. à Thasos n'implique absolument pas que la mutation y est récente.

– La persistance du trait sur une aussi longue durée n'étonne pas davantage que celle du voisement des occlusives sourdes, déjà présent à Zôné-Samothrace au VIe siècle a.C. et qu'on retrouve dans la Macédoine romaine

(Brixhe 2006, § 4.2.2), ou que la fermeture des voyelles moyennes, qui, des dialectes anciens aux parlers actuels, caractérise la Grèce septentrionale et excède même cet espace, puisque touchant également les dialectes bulgares orientaux (Brixhe 1997, 50–51).

6.3 Même si l'on ne peut être certain que la réalisation a été partout la même, il est probable que la cause a été partout identique.

Croyant à l'apparition du changement après phonème antérieur, Blümel (op. cit., 47–48) y voit une assimilation. García Ramón (1987b, 128) semble aller dans la même direction, mais, « al menos en el caso de \*o átona », il paraît sensible à l'influence possible d'un accent à dominante intensive. Or le noeud de l'explication est là, en même temps que dans la position finale du phonème affecté.

6.4 Un faisceau d'indices soutient l'hypothèse de l'émergence précoce d'un accent à dominante intensive. Il n'est pas question ici d'être exhaustif ni d'entrer dans le détail. Citons simplement :

- Pour la Thessalie :
  - ◆ L'apocope, au moins dans une partie de la région, de la voyelle finale du morphème génitif -οιο, d'où -οι ;
  - ◆ la syncope, cf. ξενόδοκοι dans le texte de Matropolis (§ 5) ;
  - ◆ l'assimilation de toute consonne appuyante, cf. dans le même document Ττυλίχνας pour Πτολίχνας ;
  - ◆ la palatalisation des consonnes devant /y/ (<\*i ou \*e en hiatus) ;
  - ◆ etc.
- Pour la Macédoine :
  - ◆ La syncope, cf. Βερνίκη ou Άλκμος (Panayotou 1990, 286–287).
- Pour la Zôné-Samothrace :
  - ◆ La syncope, cf. les couples Πιλαγε ~ Πλαγε (§ 2) ou Αβολο ~ Αβλο (datif du nom d'Apollon) ;
  - ◆ l'élimination de toutes les consonnes finales.

On notera qu'en thessalien comme à Zôné-Samothrace la force de l'accent n'entraîne pas l'abolition des oppositions de quantité.

6.5 Il convient à présent de s'interroger sur le résultat du changement.

Même si l'on n'a aucun moyen de s'assurer de façon absolue qu'il a été partout le même, force est de constater que, pendant huit ou neuf siècles et sur une aire vaste et linguistiquement diversifiée, cet aboutissement a reçu la même image graphique, <E>, qui normalement note [e] : une approximation supportée et perpétuée par une « norme » que les hasards de l'épigraphie avaient longtemps masquée ?

Les tentatives d'interprétation avancées jusqu'ici ne concernent naturellement que la Thessalie : pour Helly (op. cit., 166) et Blümel (op. cit., 47–48), <E> pour \*/o/ correspondrait respectivement à /ø/ ou [e]. Reprenant une hypothèse formulée par Morpurgo Davies (1976, 191, n. 31), qui suggérerait comme aboutissement « a schwa-like vowel », García Ramón (1987a, 189, n. 18, et 1987b, 128) y voit une « anteriorización /o/ → ə » « in unstressed position ».

C'est très probablement dans cette direction qu'il faut aller.

6.6<sup>9</sup> L'*epsilon* (E) note normalement [e] et à Zôné-Samothrace [e:] ou [e].<sup>10</sup> Son utilisation pour le produit de /o/ final atone trahit : *a.* une aperture moyenne et *b.* une délabialisation, mais sans doute non une articulation anté-

9. Ce développement doit beaucoup à Fr. Lonchamp (Nancy), que je remercie en espérant ne pas avoir trahi sa pensée.

10. C'est à dessein que j'utilise cette représentation : dans la région l'articulation des voyelles moyennes est fermée et, à Zôné-Samothrace par exemple, on observe des échanges entre <E> et <I>.

rière : « la simple délabialisation d'une voyelle postérieure ne peut pas aboutir (directement) à une voyelle antérieure, sans une modification radicale de l'articulation linguale » (Fr. Lonchamp, *per litteras*), difficilement justifiable ici. On a donc probablement affaire à une voyelle centrale, moyenne, sans projection des lèvres (non arrondie), susceptible d'être symbolisée par ə.

Ce type de phonème n'est intrinsèquement pas plus instable qu'une autre voyelle de même aperture : s'il y a variation, c'est « naturellement » sur l'axe fermé ~ ouvert, comme pour les autres voyelles non extrêmes.

Étant donné la variété des réalisations symbolisées par ə, on peut essayer d'aller un peu plus loin et de s'interroger sur le statut de l'articulation ici concernée, même si rien ne nous assure que réalisation et statut furent partout les mêmes (nous sommes obligés de faire comme s'il en était ainsi).

On ne saurait évidemment invoquer le parallèle du *e* français dit muet, auquel ne correspond aucune articulation spécifique et qui, lorsqu'il est réalisé, est antérieur et arrondi, se confondant avec /ø/ ou /œ/ (Carton 1974, 39, 50 et 63 sq.).

On songera plutôt à la voyelle la plus fréquent de l'anglais, ə : centrale, sans projection des lèvres, plus ou moins fermée selon qu'elle est finale ou intérieure (cf., e.g., Adamczewski & Keen 1973, 101).

Mais peut-on parler à son sujet de « phonème » ? Si oui, cette unité évoquerait la « voyelle indéterminée » de Troubetzkoy (1949, 124) : « un phonème non arrondi qui n'appartient à (aucune classe vocalique) et qui ne présente ni le degré maximum ni le degré minimum d'aperture ... (et qui) ne peut (donc) être caractérisé que négativement ». Eu égard à ses conditions d'apparition et à sa limitation, je le décrirais volontiers, en termes structuralistes, comme une variante combinatoire de /o/. Ceci vaudrait au moins pour le grec : je n'en sais pas assez sur le thrace de Zôné-Samothrace pour me prononcer à son sujet.

La cause de la délabialisation entrevue est naturellement à chercher dans un accent tonique non final, qui explique en même temps et les synopes enregistrées et, pour la langue de Zôné-Samothrace, l'élimination des consonnes finales.

6.7 Restent à traiter les problèmes posés par quelques cas particuliers.

– Les formes thasiennes du type Διεσκορᾶς (§ 3) : ces formes étaient manifestement senties comme des juxtaposés avec, à l'initiale, le génitif du nom de Zeus déterminant le second membre. Le /o/ y apparaissait donc comme final et, comme l'intégration de ce génitif au juxtaposé lui faisait perdre l'accent qu'il avait en tant que simple (Διός > Διοσ-), son /o/ y subissait le sort de tout /o/ final atone.

– Finale thessalienne <AIΣ> pour <AIOΣ> (§ 5) : l'affaiblissement du /o/ va à son terme ultime. À l'époque d'attestation, <AI> a des chances de recouvrir [æ:] (García Ramón 1987b, 126) et, peut-être en raison de la proximité de cette articulation et de ə, ce dernier est expulsé.

– Substitution thessalienne de <EI> à <OI> final, tonique ou atone (§ 5) : s'il ne s'agit pas d'un hyperdialectisme, c'est-à-dire d'une substitution mécanique de E à O pour « faire plus vrai » (voir infra § 7), on doit s'interroger sur la nature même de la diphtongue. L'opinion moyenne des antiquisants sur la question est parfaitement illustrée par Lejeune (1972, 193), qui s'abrite derrière Grammont : « une diphtongue résulte de l'étroite combinaison de deux éléments vocaliques successifs *dans une même syllabe* ; une diphtongue est, en fait, une voyelle unique qui change de timbre au cours de son émis-

sion ». Or *a*. l'articulation du second élément est fréquemment semi-vocalique et *b*., quand les deux éléments sont vocaliques, la description de Lejeune ne correspond jamais qu'à l'une des analyses possibles : une « voyelle unique qui change de timbre » ou deux voyelles contiguës ? Si deux voyelles contiguës, en cas de tonicité de la séquence l'accent peut frapper le second élément et le /o/ de ΑΥΤΟΙΣ, par exemple, est atone comme le /o/ de Μένουπος écrit ΜΕΝΟΥΝΕΣ (§ 5), d'où ΑΥΤΕΙΣ.

### 7. En guise de conclusion

La délabialisation de /o/ final avec graphie <E> semble donc avoir affecté un arc de cercle autour du nord de l'Égée, de la Thessalie à la Propontide. Le phénomène est précoce et perdure pendant au moins sept ou huit siècles. Il est probable que, si l'articulation résultante et sa place dans la structure ont pu varier avec le temps et d'un terroir à l'autre, ses origines ont été partout les mêmes : un accent à dominante intensive, dont le passage du latin au français, par exemple, illustre parfaitement les ravages possibles sur les voyelles atones.

Mais les conditions socio-historiques de son émergence graphique ont, de toute évidence, différé selon la province.

Dans la Thrace de VIe–Ve siècles, on le voit apparaître dans le thrace, dont il est un des traits : c'est ici la langue dans son ensemble qui est marquée identitaire (§ 2).

Ailleurs, ce ne sont pas deux langues qui sont en présence, mais deux variétés d'une même langue, le grec.

Le trait a été communiqué par le thrace à une variante de la koiné de Thrace : c'est ainsi qu'à Thasos (§ 3) et peut-être à Thessalonique (§ 4) il est affiché par une partie de la population qui est ou se sent « autre », pour marquer sa différence avec celle qui suit la norme.

En Thessalie (§ 5), bien qu'il soit assuré en Hestiaiotide seulement, il est probable qu'il a excédé cette province. Il appartient au dialecte, au moins dans certaines régions et la date de son apparition graphique (IIIe–IIe siècles a.C.) n'est certainement pas aléatoire : c'est l'époque où, en Thessalie notamment, on se sert du dialecte ou (le plus souvent) d'une koiné dialectalisée pour afficher son identité face à l'ennemi macédonien, idéologiquement lié à la koiné (cf. Brixhe 2004, 139–140).

On comprendra aisément que, si le phénomène a également touché la Macédoine, il pouvait difficilement émerger dans l'écriture : « La pénétration de l'attique ... y est ancienne et très tôt il semble avoir acquis une situation de quasi-monopole » (Brixhe & Panayotou 1988, 255). La koiné y a donc été sentie de bonne heure comme autochtone et ce n'est pas un hasard si dans les textes de la région les formes hétérogènes sont rarissimes et ne concernent que l'onomastique personnelle, composée d'unités à référent unique dont la forme n'implique aucun jugement sur la langue : manifestement celle-ci n'était pas perçue comme un outil susceptible d'affirmer une différence.

### Références bibliographiques

- ADAMCZEWSKI, H. & D. KEEN. 1973. *Phonétique et phonologie de l'anglais contemporain*. Paris : Armand Colin.
- BLÜMEL, W. 1982. *Die aiolischen Dialekte. Phonologie und Morphologie der inschriftlichen Texte aus generativer Sicht*. Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht.

- BRIXHE, CL. 1997. Un « nouveau » champ de la dialectologie grecque : Le macédonien. In *Katà diálekton* (Atti del III Colloquio Internazionale di Dialettologia Greca, Napoli-Ischia 25-28 sett. 1996 = *A.I.O.N.* XIX), sous la dir. de A. C. Cassio, 41-71. Naples.
- . 2004. Situation, spécificités et contraintes de la dialectologie grecque : à propos de quelques questions soulevées par la Grèce centrale. In *Linguistica storica e dialettologia* (Atti del Convegno della Società Italiana di Glottologia, Catania 3-5 ott. 2002), sous la dir. de S. Trovato, 115-145. Rome : Biblioteca della Società Italiana di Glottologia 27. Texte repris dans *Peuplements et genèses dialectales en Grèce antique*, sous la dir. de Cl. Brixhe & G. Vottéro, 39-69 (Nancy : A.D.R.A., 2006).
- . 2006. Zôné et Samothrace : Lueurs sur la langue thrace et nouveau chapitre de la grammaire comparée ? Communication faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Paris) le 20 janvier 2006. *CRAI* 1 : 121-146.
- BRIXHE, CL. & A. PANAYOTOU. 1988. L'Atticisation de la Macédoine : L'une des sources de la koiné. *Verbum* 11 : 245-260.
- CARTON, F. 1974. *Introduction à la phonétique du français*. Paris, Bruxelles & Montréal : Bordas.
- DETSCHER, D. 1976. *Die thrakischen Sprachreste*. 2. Auflage mit Bibliographie 1955-1974 von Ž. Velkova. 2ème éd. Vienne : Verlag der österreichischen Akademie der Wissenschaften.
- FRASER, P. M. & E. MATTHEWS, dirs. 1987. *A Lexicon of Greek Personal Names*. 1er vol., *The Aegean Islands, Cyprus, Cyrenaica*. The British Academy. Oxford : Clarendon Press.
- GARCÍA RAMÓN, J. L. 1987a. Sobre las variantes ΔΙΕΝΝΥΣΟΣ, ΔΙΝΥΣΟΣ y ΔΙΝΝΥΣΟΣ del nombre de Dionisos : hechos e hipotesis. In *Studies in Mycenaean and Classical Greek Presented to John Chadwick* (= *Minos XX-XXII*), sous la dir. de J. T. Killen, J. L. Melena et J.-P. Olivier, 183-200. Salamanque : Universidad de Salamanca et Universidad País Vasco.
- . 1987b. Geografía intradialectal tesalia : la fonética. In *Actes de la première rencontre internationale de dialectologie grecque* (= *Verbum* 10), sous la dir. de R. Hodot, 101-153.
- GRANDJEAN, Y., B. HOLTZMANN & C. ROLLEY. 1973. Antiquités thasiennes de la collection Papageorgiou. *BCH* 97 : 174-177.
- HELLY, B. 1970. La Convention des Basaidai. *BCH* 94 : 161-189.
- JACOBS, E. 1897. Die Thasiaca des Cyriacus von Ancona im Codex Vaticanus 5250. *AM* 22 : 113-138.
- LEJEUNE, M. 1972. *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*. Paris : Klincksieck.
- MASSON, O. 1990 & 2000. *Onomastica graeca selecta*. 3 vols. Paris : Université de Paris X – Nanterre (vols. 1 & 2) ; Paris & Genève : Droz (vol. 3).
- MICHAUD, J.-P. 1973. Chronique des fouilles en 1972. *BCH* 97 : 341.
- MORPURGO DAVIES, A. 1976. The -εσσι datives, Aeolic -ss-, and the Lesbian poets. In *Studies in Greek, Italic, and Indo-European Linguistics Offered to L. R. Palmer*, sous la dir. de A. Morpurgo Davies & W. Meid, 181-197. Innsbruck : Institut für vergleichende Sprachwissenschaft der Universität Innsbruck.
- PANAYOTOU, A. 1990. La Langue des inscriptions grecques de Macédoine (Ve s. a.C. – VIIe s. p.C.). Thèse doct., Université de Nancy 2.
- SÈVE, M. 1979. Epitaphes mal connues de Thasos. In *Thasiaca* (= *BCH*, suppl. V), 375-384.
- TROUBETZKOY, N. S. 1949. *Principes de phonologie*. Trad. J. Cantineau. Paris : Klincksieck.

